Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1981)

Heft: 3

Artikel: Guy de Pourtalès - Jean R. de Salis : "Plus que jamais les amitiés sérieuses de ceux qui ont dans l'existence des intérêts parallèles doivent se resserrer autour des mêmes valeurs."

Autor: Pourtalès, Guy de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870812

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Guy de Pourtalès

Jean R. de Salis

«Plus que jamais les amitiés sérieuses de ceux qui ont dans l'existence des intérêts parallèles doivent se resserrer autour des mêmes valeurs.»

Croyez, cher Ami, à mes sentiments affectueusement dévoués.
Jean de Salis.

Zurich 7e, Freudwillerweg 4,
le 25 novembre 1940.

Mon cher Ami,

Il est des hommes auxquels on a recours en pensée, avec qui on a des conversations imaginaires, dont on s'ingénie à deviner la réponse à telle ou telle question. Ces hommes sont rares, aussi rares que ceux dont on aime à rechercher le commerce ; car les innombrables qui sont inaptes à la recherche désintéressée de la vérité et incapables d'un sentiment vrai ne sont que des fâcheux ...
Ainsi donc, cher Ami, à travers l'espace et le silence il n'est point

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Berne, ce 3 janvier 1938.

Cher Monsieur de Pourtalès,

Vous m'aurez bien souvent, depuis notre rencontre à Zurich, accusé d'oubli et d'ingratitude puisque, sans essayer de vous expliquer ma carence, je ne vous ai pas encore envoyé mon livre sur Rainer Maria Rilke. Veuillez croire que j'ai multiplié mes efforts pour vous procurer un exemplaire de cet ouvrage, que moi-même je ne possède plus dans ma bibliothèque... Mon éditeur n'en a plus qu'un seul exemplaire dans ses archives, et une enquête sérieuse a permis d'établir qu'il n'y en avait plus aucun dans aucune librairie de Zurich. Voilà ce qui s'appelle épuisé! Je ne désespère pourtant pas de retrouver quand même un exemplaire, j'ai fait adresser des demandes en ce sens aux libraires suisses et allemands. Peut-être, un matin, le facteur d'Etoy vous apportera-t-il un paquet qui contiendra ce livre, j'en serais moi-même enchanté, car j'ai été très sensible à l'intérêt que vous avez bien voulu porter à ce portrait d'un poëte. Bien entendu, une nouvelle édition revue est en préparation, j'espère pouvoir la sortir à Pâques au plus tard.[1]

Je serais très heureux si notre rencontre à Zurich n'avait été que le commencement de rapports personnels, — ceux d'auteur à lecteur existant depuis la publication de votre *Liszt*[2]. D'une carrière de musicien brisée (j'ai été atteint, à dix-huit ans, d'une néphrite aux bras, qui m'a empêché de poursuivre mes études de pianiste) j'ai sauvé un amour vraiment désintéressé de la musique. Celle-ci n'a jamais cessé d'être, pour moi, la source des émotions, et j'ai cru comprendre qu'elle a joué le même rôle dans votre vie d'écrivain.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Jean de Salis.

P.S. Mon adresse habituelle: *Zurich*, 34 Kurhausstrasse.

[1] Jean R. de Salis, *Rainer Maria Rilkes Schweizer Jahre*, Frauenfeld-Leipzig, Huber, 1936; réédité, revu et complété chez le même éditeur en 1938 et en 1952; repris enfin aux Editions Suhrkamp à Francfort en 1975.

[2] *La Vie de Franz Liszt*, Paris, Gallimard, 1925.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy (Vaud)
ce 26. IV. 39

Cher Monsieur,

Il aura fallu 18 mois, les vacances de Pâques, la grippe, une rechute et 15 jours de lit à Etoy pour que j'arrive enfin à lire votre *Rilkes Schweizer Jahre* tranquillement et à tête reposée.

Quand je suis en période de travail — et cela a été le cas de façon presque ininterrompue depuis 2 ans et demi — il m'est impossible de lire — du moins autre chose que de l'Histoire pure, ou de vieux bouquins d'une autre époque, des fantaisistes, etc... mais impossible de lire un roman. Et plus encore un poëte. Et si vous me demandez pourquoi, je ne saurais pas vous le dire. *Je crois qu'un poète, ou un ami, un commentateur de poète comme vous, intervient de façon trop directe dans ma vie, dans mon quotidien*. Cela me dérange. Ou *pourrait* me déranger. Alors qu'un brave homme d'historien, un voyageur, un quelconque «technicien» ne s'introduit pas dans mon jardin; je n'entends que de loin sa voix ou son râteau. Aussi pendant les périodes de travail les livres s'accumulent chez moi de manière envahissante. La plupart disparaissent ensuite sans laisser de trace — je ne retiens que ceux dont j'attends quelque chose, qui sont une réserve pour mon imagination.

Le vôtre était du nombre. Je viens de l'achever et je vous assure qu'il ne m'a pas trompé. Je connaissais les études classiques qui ont paru sur R. dans les éditions allemandes de ses œuvres, un travail de Betz, le petit volume de Jaloux.[1] Mais en somme je ne *voyais* pas bien Rilke en Suisse. A présent je l'ai suivi d'un bout à l'autre de notre petit pays où il est venu chercher la

mort, *sa* mort, et je lui ai tenu compagnie à Etoy surtout, où son ombre va désormais hanter pour moi les chemins, les 2 petits bois, le bord du lac, et ce *Prieuré* qui est à 50 mètres de ma table à écrire. N'est-il pas étrange qu'en 1920-21, époque où je venais de m'installer à Etoy, où je vivais pour ainsi dire porte à porte avec Rilke, où je lisais *Proust* à côté de lui[2] (c'est pendant l'été de 1921 qu'il m'a été révélé puisque de 1914 à 1919 j'étais à la guerre, ou du moins aux armées), que pendant ces 2 étés je n'aie jamais deviné derrière nos buissons de lilas la présence du Poëte![3] Et moi qui connaissais bien ses logeuses, Mlles Richter et Dumont, moi qui passais 20 fois par jour devant ce charmant petit Prieuré à colonnes roses et grises, moi qui aurais pu vivre par-ci par-là 1 heure dans le voisinage, dans l'amitié peut-être de ce Rilke que j'admire, je l'ai ignoré.

Je m'en veux car il me semble que cela est assez grave. Mon esprit, mon âme ne m'ont pas *averti*. Il n'était pas *écrit*...

Tant d'autres fois au cours de ma vie j'ai été averti, au contraire. Mais cette fois, je ne sais quelle surdité a dressé entre nous un mur plus opaque, et bien plus infranchissable que le brave vieux petit mur couvert de lierre qui sépare le Prieuré du Château. Mais enfin, pour me dédommager, votre livre est venu m'instruire des faits et gestes de mon voisin pour qui Etoy était — comme pour moi — die Ferien Zeit[4]. Et en effet, peu de pays ont comme celui-ci ce vêtement de vacances, cette robe blanche et rose des cerisiers et des pommiers en fleur. Rilke n'aura pas connu l'Etoy de 1939, ceinturé, par la grâce d'un «primeur» de Lausanne, d'une immense écharpe, ou plutôt d'une robe de cour de 50 hectares d'arbres fruitiers qui en feront d'ici quelques années (les arbres sont encore petits) un *Verger* pour poète géant. Un trop grand verger je le crains. Un verger pour touristes.

En somme, si je vous ai bien compris, Etoy a tout de même été une initiation pour Rilke, une «introduction au génie français» dans ce qu'il a de directement accessible à travers l'esprit romand pour un germanique.[5] Etoy a été pour lui une facilité. Peut-être aussi une première étape sur la route de Muzot. De ce dur et un peu terrible Muzot... Car, après Etoy, moi aussi j'aurais éprouvé une sorte d'angoisse devant ce paysage à la fois féodal et d'un romantisme wagnérien. J'aurais, comme Rilke, senti le poids de l'armure.[6] J'aurais un peu redouté le cousinage de Hunding.[7]

Mais tout cela, vous le décrivez ou l'indiquez bien mieux que moi. L'on sent dès lors monter les contradictions, la Verzweiflung. *Au fond, cette solitude de Rilke n'était pas son climat*

naturel et l'on a parfois l'impression qu'il s'y est condamné lui-même par peur de manquer de force, alors qu'il en avait une admirable: celle de la transparence, de la limpidité. La seule contre laquelle on ne puisse rien. J'entends: contre laquelle l'*ennemi* ne peut rien.

Et puis, de votre livre si riche je retire encore une autre figure, dont ma curiosité se trouve fort piquée. C'est *Mme Nanny Wunderly-Volkart*... Qui est-ce? Je vois bien qu'elle était une amie très proche; d'après votre préface, le Briefwechsel avec elle paraît avoir été important.[8] J'imagine donc qu'une femme qui a tenu une place si intime dans l'existence et dans l'imagination de Rilke doit être restée en quelque sorte marquée par cet esprit. Mais c'est là presque de l'indiscrétion de ma part. *Et il y a de la vulgarité intellectuelle à vouloir toujours trop connaître, trop approcher les êtres que le destin n'a pas mis sur notre route.* Mais on ne peut s'empêcher quelquefois d'imaginer ceux dont nous ne voyons que l'ombre s'allonger devant nous, alors qu'ils restent eux-mêmes invisibles, derrière notre dos.

Cher Monsieur, excusez je vous prie ces quelques commentaires échappés à ma plume au moment que je ferme votre livre (ou presque — j'ai encore quelques pages à lire). Mais je vous avais bien mal remercié il y a 18 mois du beau présent que vous m'aviez fait — et que je ne savais pas encore si précieux.

Et dites-moi s'il existe de Rilke une Volksausgabe bien présentée, à peu près complète, *et d'un prix abordable.* C'est un cadeau que je voudrais me faire avant que Hitler ne me l'interdise.

A Zurich, ce renseignement doit être facile à obtenir. Peut-être même y trouverais-je ce que je cherche. Malheureusement les livres allemands sont coûteux, quand ce n'est pas Knaur qui les édite. Combien de fois n'ai-je pas dû renoncer aux livres qui me tentaient. Je ne puis même pas offrir souvent ma *Pêche miraculeuse* en traduction allemande, le volume revenant à plus de 130 francs français.[9]

En revanche, permettez-moi de vous adresser mon tout récent ouvrage sur *Berlioz et l'Europe romantique.*[10] Peut-être y trouverez-vous quelques pages méritant votre attention. J'attends lundi une caisse de Paris avec des exemplaires reliés. Veuillez en accepter un en échange de ce beau *Rilke helvétique.*

Croyez, cher Monsieur, à l'expression de ma sincère gratitude et à mes sentiments de haute estime

G. de Pourtalès

[1] Maurice Betz, *Petite stèle pour Rainer Maria Rilke*, Strasbourg, Heissler, 1927; *Rilke vivant*, souvenirs, lettres, entretiens, Paris, Emile-Paul, 1937.
Edmond Jaloux, *Rainer Maria Rilke*, Paris, Emile-Paul, 1927.

[2] Curieuse coïncidence: Rilke, de son côté, lisait Proust avec passion, ainsi qu'en témoigne ce passage en français de la lettre qu'il adresse d'Etoy à Mme Wunderly, le 26 mai 1921: «*Proust*! Admirable. Ad-mi-rable! (Pensez-y et ne l'oubliez point!) je viens de terminer un nouveau volume, le quatrième, de sa série de romans qui vient de paraître, — presque à chaque page j'ai dû me dire quel plaisir vous pourrez en tirer, si un jour vous serez à même de vous occuper de lui tranquillement. Presque tous les sujets de nos conversations y reviennent, et comme il perce toujours le pré-jugé, *pour arriver sur le terrain du jugement qu'il exploite*: Oui, c'est cela ce qu'il faut dire: il exploite, il cultive le terrain du jugement, et il en rapporte d'innombrables récoltes» (*Rilke Briefe an Nanny Wunderly-Volkart*, Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1977, vol. I, pp. 448-449).

Pourtalès émet, lui, quelques réserves:
«Je suis attelé à *L'Ombre des jeunes filles en fleur* de Proust, dont j'ai lu 112 pages ces 10 jours. Je conviens qu'il y a des moments où je suis séduit et d'autres excédé. Le *choix* est tout de même une qualité importante chez l'écrivain, et il y a souvent bien plus d'art à savoir se borner qu'à tout dire» («Journal», 5 janvier 1920).

[3] Rilke séjourna à Etoy de mi-mai à début juillet 1921, le temps d'une saison, contrairement à ce que laisse entendre Pourtalès.

[4] Jean de Salis écrit à ce propos: «Er fasste Etoy als eine Ferienzeit auf, ohne Verpflichtungen sich und seinem Werk gegenüber. In dieser Verfassung gelingt ihm ein anmutiges Leben und ein leichtes Denken» (*Rainer Maria Rilkes Schweizer Jahre*, 1re édition, 1936, p. 61).

[5] «Rainer Maria hat der literarischen Geschichte der Léman-Gegend durch seine wiederholten Reisen dorthin und seine besonders in seinem letzten Lebensjahren häufiger werdenden Begegnungen mit Schriftstellern wie Edmond Jaloux, Paul Valéry und andern ein bedeutendes Kapitel hinzugefügt. Aber sein stiller Aufenthalt in Etoy ist vielleicht die schönste Episode daraus» (Salis, op. cit., p. 60).

[6] Rilke, qui avait découvert Muzot le 30 juin 1921 avec son amie Baladine Klossowska, s'y rendit le 26 juillet pour y séjourner. Les lieux sont difficiles à conquérir. Jean de Salis cite entre autres cette lettre de Rilke à Lou Andreas-Salomé, que nous donnons ici en français: «Il s'agissait en fait de voir si ce vieux *manoir* de Muzot pouvait me servir d'asile pour l'hiver à venir: j'ai un peu peur qu'il ne soit trop dur pour moi, habiter ici vous donne l'impression de porter une lourde cuirasse couverte de rouille; et le regard, par les fentes du heaume, découvre un paysage aux exigences héroïques» (Muzot, 10 septembre 1921; in Rainer Maria Rilke, Lou Andreas-Salomé, *Correspondance*, trad. de Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, 1980, p. 394). Rilke reviendra plusieurs fois sur cette image pour parler de Muzot.

[7] L'époux de Sieglinde dans *La Walkyrie*, qui vaincra Siegmund en duel.

[8] Jean de Salis a dédié son livre à la grande amie de Rilke:

Frau Nanny Wunderly-Volkart
der Beraterin und Mitarbeiterin
dankbar zugeeignet.

Il explique dans sa préface: «Die bedeutendste ungedruckte Quelle, die wir mit der gütigen Erlaubnis der Besitzerin einsehen und stellenweise verwenden durften, ist Rilkes Briefwechsel mit Frau Nanny Wunderly-Volkart» (op. cit., p. 12).

Les lettres de Rilke à Mme Wunderly sont aujourd'hui publiées, avec une préface de Salis: *Rilke Briefe an Nanny Wunderly-Volkart*, Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1977, 2 vol.

[9] *Der wunderbare Fischzug*, trad. d'Hélène Chaudoir, München, P. Hugendubel, 1938.

[10] Le livre de Pourtalès sur Berlioz venait de paraître aux éditions Gallimard.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy (Vaud)
15 mai. [1939]

Cher Monsieur,

Les livres que j'attendais il y a 15 jours ou 3 semaines sont arrivés samedi. C'est ce qui vous explique le retard de mon envoi. D'autre part, n'ayant pas reçu de réponse de votre part à une lettre assez longue (du 24 ou 25 avril si je ne me trompe), je me demande si vous l'avez bien eue en mains ou si l'adresse que j'y ai mise était fausse. Vous seriez fort aimable de me renseigner en 3 lignes sur une carte postale, car je ne voudrais pas vous expédier mon *Berlioz et l'Europe romantique* en quelque lieu fantaisiste où le romantisme, la musique et Berlioz pourraient être considérés comme des intrus.

Mon précédent envoi avait été adressé 34 Kurhausstrasse, Zurich. Je vous y exprimais (un peu trop longuement peut-être) tout l'intérêt que j'avais eu à lire votre ouvrage sur les années helvétiques de R.M. Rilke. Je vous y soumettais aussi l'idée de faire, à Etoy même, un petit «souvenir Rilkéen». J'en ai parlé hier à mon ami Carl J. Burckhardt qui est venu me voir, et à Edmond Jaloux. Votre nom eût été des 5 ou 6 rares que je désirerais gagner à ma liste. Nous en reparlerons à l'occasion.

Enfin, je vous parlais de l'édition des œuvres complètes de Rilke (en allemand) et de Madame Wunderly. J'espère que mes questions ne vous ont pas paru indiscrètes. J'en serais désolé.

Quel printemps! Quel brouillard sur la campagne et dans les cerveaux! J'étais venu ici pour fuir l'atmosphère terriblement pesante des villes, des bureaux de rédaction, des salons politiques — mais depuis hier je n'aperçois plus même la rive opposée du lac. La merveilleuse *limpidité* que j'étais venu chercher n'existerait-elle plus que dans le passé? Votre bien dévoué

Guy de Pourtalès

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Zurich, 34 Kurhausstrasse,
Mercredi, 17 mai 1939.

Cher Monsieur,

Votre nouvelle lettre me remplit de confusion, sinon de honte. Naturellement celle du 26 avril m'était bien parvenue. Vous ne me croirez pas, peut-être, quand j'affirme que la principale cause du retard de ma réponse doit être cherchée dans mon souci de la faire digne de votre très belle lettre. Celle-ci, en effet, ne fut pas sans me causer une grande joie et une émotion d'une qualité peu ordinaire. J'ai lu, relu, goûté et médité le commentaire que vous avez eu l'amitié de faire de mon livre sur Rilke. Vous y avez fait des remarques qui me frappaient beaucoup, et que je tenais à relever dans ma réponse. Madame Wunderly-Volkart pourrait témoigner de l'exactitude de ce que je viens de vous dire. Pas plus tard que dimanche dernier, je lui ai lu de longs passages de votre lettre. Elle était, comme moi-même, très touchée de ce que vous dites à son sujet. Lorsque je lui demandai si je pourrais vous amener à Meilen, lors de votre prochain passage à Zurich, elle me répondit: «Ja, schrecklich gern, aber er wird sehr enttaüscht sein von mir!» Je lui parlai de la difficulté que j'éprouvais à vous écrire une lettre à peu près digne de la vôtre, mais elle me dit: «Cela n'est pas nécessaire, vous pouvez très bien être plus bref, car la lettre de M. de Pourtalès est elle-même une réponse à votre livre, et il suffira de lui exprimer simplement le plaisir qu'elle vous a fait et de répondre aux quelques questions qu'il vous a posées.» C'était dimanche soir, donc; à ce moment, je reçus un coup

de téléphone de mon ami Brentano (le romancier, dont vous avez sans doute en mains la *Famille allemande*, parue récemment chez Grasset[1]), lequel me demandait de dîner en ville avec lui et sa femme. Soirée perdue... pour ma correspondance. Lundi, cours à l'Ecole polytechnique; mardi idem. En rentrant, le soir, après avoir dîné chez un de mes collègues, je trouvai votre seconde lettre. Elle me fit regretter mon excès de lenteur et de scrupules, car vous veniez d'y ajouter les charbons ardents de toutes les excuses que vous avez bien voulu trouver à mon silence inexplicable.

Inutile, désormais, de vous dire que j'ai lu avec un très vif intérêt ce que vous me dites à propos du séjour de Rilke à Etoy, dans votre voisinage le plus immédiat, sans qu'il y ait eu rencontre entre vous et le poëte. Il venait de quitter, bien malgré lui, ce charmant château de Berg am Irchel, où il avait passé l'hiver.[2] Ce fut pour lui un chagrin assez violent, et il s'agissait de lui rendre le changement moins pénible, de lui ménager une transition avant de lui fixer un séjour plus ou moins définitif, où il pourrait enfin achever ses *Elégies*, dont des fragments traînaient en vrac dans ses papiers. Madame Wunderly, qui avait déjà trouvé pour lui le château de Berg, le conduisit donc dans sa voiture à Etoy, où il fit les lectures et les promenades que vous savez et écrivit ces longues lettres quotidiennes à Madame Wunderly, dont quelques-unes sont surmontées de la mention «Journal». (Une de ces lettres d'Etoy est longue de neuf feuillets à quatre pages, couvertes de son écriture claire et serrée.) Cette correspondance devait durer jusque sur le lit du moribond, que Madame W. alla rejoindre à Valmont pour assister, courageusement, aux derniers jours et aux derniers instants du poëte.[3]

C'est d'Etoy que Rilke se rendit au Valais, où il «découvrit» la petite tour de Muzot, au-dessus de Sierre. Le poëte, peu fortuné, n'avait alors qu'une crainte, c'était qu'il ne fût contraint de rentrer en Allemagne. Cette idée lui faisait horreur, et malgré les exhortations de son éditeur leipsickois et de ses amis allemands il n'y retourna jamais. Quant à l'éditeur, M. Kippenberg, il n'a certes jamais abandonné Rilke, il a même fait tout son possible pour lui venir en aide, mais pendant les années d'inflation il lui était très difficile de procurer de l'argent suisse en quantité suffisante à Rilke. — Pour Muzot, c'est le cousin de Mme Wunderly, M. Werner Reinhart à Winterthur, qui loua, puis acheta le petit château, le mettant entièrement à la disposition du poëte.

Je crois que vous avez raison en disant que la solitude n'était pas son climat naturel. Il en souffrait même cruellement, mais il chérissait cette chaîne qui le blessait. Il en avait sans doute besoin, pendant quelque temps, pour pouvoir travailler sans être dérangé par rien ni per-

sonne, et c'est tout de même à Muzot, protégé par l'«armure trop lourde», qu'il finit par donner ses œuvres les plus remarquables, les *Elégies de Duino* et les *Sonnets à Orphée*.

Et maintenant, — qui est Madame Wunderly? C'est la femme d'un industriel zurichois, elle-même fille d'un grand négociant de Winterthur, plus jeune de quelques années que Rilke. Rien en elle qui ressemble aux femmes du monde ou aux femmes littéraires que nous connaissons à Paris; ni bas bleu, ni snob; assez peu instruite, même, — pensionnat de jeunes filles, mariée à dix-neuf ans, mère à vingt, *Hausfrau* accomplie, ayant un sens très vif de ses devoirs domestiques, aimant surtout jardiner, soigner sa maison et ses hôtes, ayant horreur de la vaine mondanité et du snobisme littéraire. Cela vous étonne? C'est que ma description est incomplète, car il est malaisé de dire l'essentiel, d'expliquer l'extraordinaire rayonnement de cette âme et de ce cœur. Sans ambitions et sans esprit de domination, à cause de son charme et de sa bonté, cette femme a vu venir à elle les hommes les plus différents, — écrivains, artistes, savants, militaires, hommes politiques, — car elle a des amis au Parlement de Westminster, dans les universités allemandes et dans des ateliers de peintres, ici et là. Et, naturellement, les gens humbles et les enfants l'adorent. — Madame Wunderly, grâce à son intuition et à sa finesse, comprend les âmes tourmentées, les hommes compliqués, — en un mot, la terrible gent des artistes. En effet, on éprouve une sorte de sécurité profonde, une inexplicable force d'âme en l'approchant ou en traversant avec elle son jardin, et on se sent étrangement protégé en entrant dans sa maison, d'un confort bourgeois un peu Louis-Philippard, mais où tout porte la marque, très personnelle, de la maîtresse de maison. Vous m'avez écrit, cher Monsieur, que Rilke avait une force admirable, la seule contre laquelle l'*ennemi* ne puisse rien: celle de la transparence, de la limpidité. Eh! bien, je crois que, dans les tourments de sa vie incertaine, c'est *cette force-là* qu'il a retrouvée en Madame Wunderly. Il venait de sortir de la catastrophe qui s'était abattue sur l'Allemagne et l'Autriche. En Suisse, il se sentait forcément dépaysé, il croyait que son séjour n'y durerait guère; il venait de quitter le refuge qui avait pendant quelques semaines abrité la convalescence précaire de son âme blessée: le rustique *palazzo* de Soglio.[4] Après une lecture publique, faite à Zurich, une dame l'amena à Meilen, chez Madame Wunderly; on prit le thé ensemble, on causa, — et c'est tout. L'amitié devait durer jusqu'au moment où madame W. et les siens eurent soin d'exaucer le vœu du poëte mourant, qui voulait reposer au petit cimetière de Rarogne, non loin de Muzot.

Il y aurait beaucoup à dire encore, sur ce sujet. Certaines gens

s'étonnent qu'une femme comme elle, qui a tous les atouts en mains pour former un centre mondain ou pour fonder un salon littéraire, n'en use point. Faut-il l'en blâmer? Je ne crois pas, parce que, en cela aussi, elle est simplement fidèle à son tempérament. — Elle est sincère en s'imaginant qu'elle doit décevoir l'attente que des hommes d'esprit pourraient avoir en venant chez elle; car, ayant de la rectitude et du bon sens, elle n'a pas plié son esprit au jeu de la conversation de salon. Immunisée contre tout ce qui est factice et mensonger, sa droiture l'empêche d'imiter les mondains et les mondaines, chez qui tout est calcul et machiavélisme en dentelles. Elle serait, je crois, incapable d'assortir un salon ou de présider à une conversation. Pourtant, elle écoute bien, — et elle entend fort bien, aussi; elle observe, et devant son regard franc et volontiers rieur, face à son sourire sans ironie, bien des masques sont déjà tombés... Elle a conservé quelque chose de l'implacable autorité des esprits simples et des enfants. C'est pourquoi elle comprend les poëtes, — les vrais, bien entendu. Vous voyez les limites d'un tel esprit? Il ne se nourrira guère de Proust ni de Thomas Mann; il s'assimilera Rilke, Carossa, Giono, La Varende. Elle entrera en contact aisément avec ces derniers, même lorsqu'ils sont loin, en Bavière, en Provence, en Normandie. Mais elle n'aurait jamais eu l'idée de chercher à rencontrer Thomas Mann pendant les années que celui-ci passa presque dans son voisinage, sur les bords du lac de Zurich. Même spontanéité devant la peinture, la musique, l'horticulture. Sans peut-être connaître le mot célèbre de Goethe sur l'*Echtheit*, elle en a le culte, avec un coup d'œil et une justesse rarement en défaut. Il y a un côté assez allemand, plus exactement suisse-allemand, dans ce qui compose son goût, sa sensibilité d'artiste, sa manière de s'exprimer; aussi ne va-t-elle jamais à Paris. Mais ce côté-là est tempéré par sa culture cosmopolite et ses traditions de famille. Elle a d'ailleurs du sang français, polonais, irlandais dans ses veines, ce qui explique sans doute l'absence totale de lourdeur, l'agilité et ce mélange de rêverie et de gaîté qu'on remarque chez cette femme très petite et qui, à soixante ans, a conservé une silhouette de jeune fille. Le peintre Chodowiecki est un de ses ancêtres[5], ainsi que le célèbre graveur sur bois du XVIe s., Jost Ammann. J'ai, un jour, introduit chez elle une jeune amie qui s'attendait à voir entrer au salon une digne grand-mère; elle fut tellement saisie en apercevant une personne d'aspect jeune à peine grisonnante, venant à notre rencontre à pas rapides et nous faisant accueil de son sourire gai, que ma jeune compagne, stupéfaite, faillit oublier de lui donner la gerbe de fleurs qu'elle avait apportée pour elle. La fragilité physique s'accompagne, chez elle, d'un courage physique correspondant; la santé, assez délicate, d'une volonté qui a déjà surmonté bien des maladies.

Beaucoup de femmes se vantent d'avoir connu Rilke, d'avoir été aimées de lui. Madame Wunderly n'a pas besoin de s'en vanter. Quel est le secret de l'extraordinaire constance dans leur amitié, de cette égalité de ton dans l'affection qui les liait? Qui oserait le dire? Je crois, quant à moi, que des âmes bien nées et éprises d'absolu, mais qui refusent de causer du désordre, gardent intacts des liens affectifs que l'abandon menacerait de distendre. Je pense, aussi, que de toutes les femmes, celle qui d'un cœur généreux et sans plaintes égoïstes sait ne jamais faire souffrir un ami aimé, a les plus grandes chances de le retenir. Il est certain que Rilke avait besoin de quelqu'un en qui il pût avoir une confiance absolue, inconditionnelle, et dont il connaissait le désintéressement total. C'est à cette amie qu'il confia le soin de faire exécuter ses dernières volontés. C'est à elle, chaque fois, qu'il s'adressa quand la vie le blessait ou quand il éprouvait le besoin de parler sans contrainte. Lorsqu'il était à l'article de la mort, sa femme, puis sa maîtresse voulaient se rendre à son chevet. Sa crainte de les voir arriver était si grande qu'on n'osait pas même l'informer de la présence de ces deux femmes à Valmont. Car, prévoyant cette irruption, — après tout naturelle, — le malade avait adjuré son entourage d'empêcher en tout état de cause ces visites indésirables. Je n'ai pas besoin de vous dire à qui incombait le terrible devoir d'informer les malheureuses de la volonté, formelle, du poëte mourant. — (Je tiens ces détails du médecin de Rilke; ils m'ont été confirmés par madame W. —)

Vous voyez, cher Monsieur, que le scrupule que vous m'avez exprimé à deux reprises au sujet de votre question concernant Madame Wunderly, — question que vous avez jugé indiscret de me poser, — m'a donné la confiance dont j'avais besoin pour pouvoir m'exprimer librement. D'autant plus, qu'une amitié déjà ancienne et quasi familiale me lie à Madame Wunderly et aux siens. Permettez-moi pourtant de vous donner un conseil: venez à Zurich, — une visite de l'Exposition, fort réussie, doit vous paraître tentante[6], — et je vous conduirai à Meilen, où nous passerons une après-midi ou une soirée dans l'intimité, chez M. et Mme Wunderly. Nous causerons, et vous pourrez ensuite brûler cette lettre, car l'impression qui se dégage d'une rencontre personnelle avec une femme est toujours fort différente de celle à laquelle on s'attendait d'après les descriptions faites par des tiers. En tout cas, Madame W. serait enchantée de vous connaître et de s'entretenir avec vous. Quant à moi, j'aurais le plus grand plaisir à vous revoir et à reprendre notre conversation.

Je ne puis terminer cette lettre, trop longue, sans avoir répondu à toutes vos questions. L'édition des œuvres complètes de Rilke est épui-

sée. C'est pourquoi l'*Insel-Verlag*, à Leipsick, a publié l'année dernière deux volumes d'*Ausgewählte Werke* (prix: 12.— Marks). Vous y trouverez l'essentiel; on s'est contenté de retrancher de cette édition les œuvres de jeunesse que Rilke lui-même, dans ses conversations et ses lettres, jugeait fort sévèrement.[7]

Enfin, enfin, j'en arrive à vous remercier d'avance du beau cadeau que vous m'annoncez, en m'offrant de me faire tenir votre *Berlioz*. Je vous ai dit, lors de notre dernière rencontre, que je vous suivais depuis la publication de votre *Liszt*, lequel, au temps de mes études à Paris, nous fournissait des sujets de conversations nombreuses entre jeunes mélomanes. Dernier en date de vos livres, j'ai beaucoup goûté votre *Pêche miraculeuse*; vous ne douterez donc pas du plaisir que j'éprouverai en recevant de vous-même votre nouveau livre.

Si vous voyez M. Edmond Jaloux, veuillez lui présenter tous mes compliments. J'espère que la clarté et la limpidité reviendront, — «sur la campagne et dans les cerveaux»! Il faudrait surtout que le bon Dieu, s'il existe, ait enfin pitié de cette pauvre humanité qu'Il semble depuis quelque temps abandonner à son triste sort. Il paraît que nous avons besoin de nous faire pardonner nos crimes et nos péchés; j'ai toujours beaucoup aimé la hardiesse de Spitteler, qui proclamait que le créateur avait besoin de se faire pardonner les souffrances qu'il a infligées à ses créatures. Mais Il jugea que tout ce qu'il avait fait était fort bien et Il en éprouva une grande satisfaction. — Il est évidemment difficile à comprendre. — Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments sincèrement dévoués.

Jean de Salis.

[1] Bernard von Brentano, *La Famille allemande*, trad. de J.P. Dadelsen, Paris, Grasset, 1939.

[2] Après une longue période d'errance, Rilke s'installa en novembre 1920 au château de Berg am Irchel, près de Zurich. Il y trouva une retraite, solitaire, favorable à la concentration intérieure, et se remit à écrire: «Mit seiner Wendung nach Innen, nach seiner eigentlichen Lebensmitte, beginnt er, den Weg zu sich selbst zurück zu finden» (Salis, op. cit., p. 48).

[3] La clinique de Valmont à Glion, où Rilke se fit soigner à plusieurs reprises depuis l'hiver 1924-25.

[4] De 1914-1918, Rilke vécut à Munich puis à Vienne. La guerre éprouva durement ses forces intérieures et interrompit son travail durant cinq années: «Rilke hatte die Beziehung zu der Welt und zu den Menschen verloren» (Salis, op. cit., p. 16). Parti pour la Suisse le 11 juin 1919, Rilke séjourna dans l'ancien

Palazzo Salis transformé en pension, à Soglio dans les Grisons, de juillet à septembre. Ce refuge l'aida, provisoirement, à retrouver sa nature profonde.

[5] Daniel Chodowiecki (1726-1801), peintre et graveur polonais travaillant à Berlin. Il illustra, de Lessing, *Minna von Barnhelm*, et de Goethe, *Hermann und Dorothea.*

[6] L'Exposition nationale, Zurich, 1939.

[7] Rainer Maria Rilke, *Gesammelte Werke*, Leipzig, Insel-Verlag, 1927, 6 vol.; *Ausgewählte Werke*, éd. cit., 1938, 2 vol.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, 19.V. [1939]

Cher Monsieur,

S'il y a quelqu'un de confus, c'est moi! Vous m'adressez une lettre admirable, qui contient un des plus intéressants portraits de femme que je connaisse. Comment voudriez-vous que je ne me sente, de tous points de vue, votre obligé?

Je me représentais du reste Mme Wunderly à peu près telle que vous me la décrivez. Et c'est peut-être justement parce qu'elle n'est ni femme littéraire, ni dame de salon snob qu'elle a une authenticité, un rayonnement qu'on sent à travers son silence. C'est ce que Rilke n'a *pas* dit d'elle qui la peint. Il en a fait le dessin spirituel auquel vous ajoutez maintenant (pour moi) les quelques touches nécessaires à sa réalité. Rien ne me serait plus sensible que de connaître une telle personne. Mais je me demande si la chose est possible. Mon mal n'est pas de ceux qui guérissent vite, et le prof. Michaud de Lausanne m'a avoué que je ne pouvais pas faire beaucoup de projets pour le moment. Il m'interdit même Genève, et verra s'il y a moyen de m'accorder 1 visite à l'Exposition Espagnole vers la mi-juin.[1] C'est vous dire que le voyage à l'Exposition de Zurich m'est totalement interdit. Lucerne aussi. Je dois, paraît-il, me contenter d'une vie de semi-infirme, ma seule distraction étant des promenades en auto et le travail.

Ne pouvant aller à la montagne (au figuré) il faut que la montagne vienne à moi. Devenu le Mahomet d'Etoy, je ne puis me réjouir que des visites ou des lettres que j'y reçois.

Seulement, quand vous verrez Mme W-V, dites-lui le respect que j'ai pour elle, son œuvre humaine envers Rilke, sa bonté, sa dignité intellectuelle. Moi qui ai horreur des «intellectuels» et «intellectualistes», je me sentirais à l'aise auprès d'elle, j'en suis sûr. Mais souvent, c'est justement en restant inconnus les uns aux autres qu'on garde une réalité poétique supérieure.

Merci pour le renseignement sur les ouvrages de R. à l'Insel-Verlag.

Je vous enverrai le Berlioz aujourd'hui, non relié — (je n'en ai plus), mais sur un moins mauvais papier que les volumes courants.

En hâte et avec ma gratitude pour votre grande et belle lettre

votre
G. de Pourtalès

[1] «Les chefs d'œuvre du Musée du Prado», exposés au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, de juin à août 1939.

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Aix-les-Bains, Savoie, Hôtel Beau-Site,
le 18 juillet 39.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous remercier, vous et Madame de Pourtalès, de l'accueil charmant que vous avez eu la bonté de m'accorder à Etoy. J'étais très heureux de vous retrouver et de reprendre, dans votre famille, nos relations qui datent de votre conférence, inoubliée, à Zurich. Il m'a été particulièrement agréable de vous voir dans un cadre où a vécu le poëte Rilke, votre voisin de jadis et, je le sais, votre ami posthume (si vous me permettez cette expression). Pour vous et pour lui, je regrette infiniment que des rapports personnels n'aient pu s'établir entre vous, en 1921. Mais je crois qu'il faut être respectueux du destin et même du hasard et ne point chercher à comprendre pourquoi l'un et l'autre nous privent parfois de ce que nous aurions désiré le plus ardemment.

J'ai donc fait le voyage prévu, par Genève à Aix-les-Bains où je suis arrivé dimanche soir. Je me plais dans cette région, que je ne connaissais pas encore, et, maugréant mais obéissant, je me soumets aux exigences d'une cure en règle. Comme elle comprend, entre autres, la natation dans le lac et des leçons de golf, je suis loin de m'en plaindre, car après les excès d'une vie sédentaire d'homme de cabinet, le grand air et le mouvement me rassérènent et m'amusent.

A Genève, j'ai visité deux fois, samedi et dimanche, l'Exposition du Prado. Veuillez dire de ma part à Mademoiselle de Pourtalès que j'ai beaucoup regretté de n'avoir pas été capable de lui communiquer mes premières impressions. En vérité, j'étais d'abord en quelque sorte déconcerté et un peu abasourdi de tant de splendeur réunie en un espace si restreint. Ce n'est que le lendemain que j'ai pu détailler ces chefs-d'œuvre et m'en assimiler quelques-uns. Je tâcherai d'y retourner à mon retour d'Aix.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages respectueux à Madame de Pourtalès et recevoir, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Jean de Salis.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, 20 Juillet [1939]

Très touché, cher Monsieur, de votre aimable pensée et heureux d'apprendre que vous vous plaisez à Aix. Je pars à l'instant pour aller déjeuner à Genève avec P. Valéry et Herriot.[1] Ils m'invitent à les accompagner au Prado, mais mon asthme ne me le permettra sûrement pas. Il m'accorde tout juste la liberté d'avaler un bifteck en compagnie d'un poëte et d'un... prosateur.

Bien à vous Guy de Pourtalès

[1] Paul Valéry et Edouard Herriot participent à la XXIe session ordinaire du comité de l'Institut international de coopération intellectuelle, qui se réunit au Palais des Nations à Genève du 17 au 22 juillet 1939. Valéry s'exprime notamment sur le chômage des travailleurs intellectuels, tandis qu'Herriot, président du conseil d'administration de cet Institut, expose les problèmes de l'organisation des enseignements supérieur et civique.

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Aix-les-Bains (Savoie),
Hôtel Beau-Site,

le 30 juillet 1939.

Cher Monsieur,

Votre carte m'a fait bien du plaisir, soyez-en remercié. J'aurais bien voulu assister, dissimulé à votre vue par quelque *Tarnkappe*, au déjeuner que vous avez fait avec Paul Valéry et Herriot. J'espère que vous aurez pu les accompagner au Prado et que, de toutes façons, vous vous sentez mieux désormais. Etoy fait certainement beaucoup de bien à votre santé, et si vous tenez à vous épargner les fatigues et les vaines corvées d'un hiver parisien, venez le passer à Zurich, vous y trouverez un bon médecin*, de la musique, des livres et quelques hommes d'esprit.

Je viens d'achever la lecture de votre *Berlioz* et j'ai à cœur de vous remercier une fois encore, et cette fois-ci en connaissance de cause, du précieux cadeau que vous m'avez fait en m'offrant ce livre. Ce qui en a rendu pour moi la lecture si attirante, c'est qu'il n'est pas seulement écrit avec intelligence (tous les bons livres français le sont), mais avec du cœur (ce qui est infiniment plus rare). On s'émeut et ne cesse de s'émouvoir jusqu'à la dernière page en lisant la longue série de malchances, de désillusions, de peines, de souffrances, de blessures qui sont comme la trame du récit de cette vie d'artiste. Vous la racontez, en effet, avec ce tact et cette humanité qui font deviner, à travers les descriptions apparemment objectives, les riches qualités du biographe... [1]

Vous dites quelque part qu'il y a beaucoup de «mais» dans la vie de Berlioz. Est-il par trop cruel d'ajouter un «mais» aux quelques «mais», même au récit de ses malheurs et de ses souffrances? Bien entendu, loin de moi la pensée de mettre en doute la réalité de ces malheurs et de ces souffrances, dont vous nous expliquez les causes et décrivez la nature. Savez-vous que c'est la première fois de ma vie qu'en lisant une biographie l'idée m'est venue que je désirerais connaître l'horoscope du héros! Que diable s'est-il passé dans le ciel lorsque Hector Berlioz vint au monde? Quelle constellation malheureuse est donc responsable de ce qu'un des plus grands génies musicaux ait eu une destinée de raté?

* le sympathique Haemmerli-Schindler, éminentissime spécialiste des maladies du cœur (et qui vient, d'ailleurs, en ce qui concerne ma modeste personne, de me tirer d'affaires presque miraculeusement).

Avec les dons qu'il avait, Berlioz, me semble-t-il, *n'avait pas le droit* de rater sa carrière d'artiste! Si ce ne sont pas les astres, c'est autre chose qu'il faut rendre responsable de ces échecs glorieux, de cette gloire en charpie. — Absence d'amour maternel? La mère de l'artiste: une chippie ridicule qui lance à la tête du jeune homme une malédiction théâtrale au moment de son départ pour Paris... Je ne suis pas un freudien très convaincu, mais ce conflit entre Berlioz et sa mère prend, me semble-t-il, une signification assez claire quand on connaît, grâce au récit si lucide que vous en avez fait, les mécomptes sentimentaux de l'artiste. Car, enfin, ces mécomptes sont d'une espèce bien extraordinaire et prouvent que Berlioz, pris entre l'idéal insaisissable de la jeune fille shakespearienne et le penchant confiant et affectueux pour la dame mûre, — penchant qui devait éclater de si extraordinaire façon au seuil de son tombeau dans sa passion pour Madame Fornier, vieille maman de soixante-sept ans, — est toujours resté dans l'équivoque au point de vue sentimental et érotique. — Je sais bien, cher Monsieur, ce que de tels raisonnements ont de peu agréable dans un échange d'idées entre gens de goût. — Autrefois, quand l'humanité n'était pas encore abâtardie, on aurait dit, avec simplicité, que la malédiction de sa mère a suivi M. Berlioz toute sa vie, jusqu'à cette dernière cruauté de la Providence qui faisait mourir son fils Louis avant lui. Aujourd'hui, on dirait que Berlioz a traîné avec lui des complexes qui expliquent dans une certaine mesure l'absence d'unité de sa personnalité, et, partant, le manque d'unité de son œuvre d'artiste. Il avait, dites-vous, «je ne sais quoi d'exalté, d'aride, de raté et de majestueux à la fois, qui lui donne un pathétique unique». J'y souscris sans réserve, mais (toujours les «mais» berlioziens!) tandis que Beethoven peut revendiquer l'honneur d'avoir été maltraité par le destin, il est difficile de distinguer, chez Berlioz, ce qui de ses malheurs est imputable au destin et ce qui relève du cas clinique. Les astres, j'en suis sûr, y ont leur part, car c'était incontestablement un homme de génie; mais une autre part revient à une déformation psychique remontant à son jeune âge, déformation qui a troublé ses sources vitales. Notez bien que je ne l'en plains que davantage. — J'ajoute enfin que j'ai été rendu attentif à ces sortes de phénomènes par le conflit, pénible et presque tragique, qui tenait Rilke éloigné de sa mère. Lui aussi, le solitaire d'Etoy et de Muzot, fut un isolé malgré lui, un sauvage avide de société, un assoiffé d'affection et de tendresse qui n'a jamais réussi à se créer un intérieur ni à mener une vie à deux plus ou moins bien équilibrée, et dont la vie sentimentale, diffuse et compliquée, se partageait entre des amitiés délicieusement platoniques et des liaisons médiocres mais orageuses. Bien sûr, rien n'est plus difficile à une âme d'artiste que de canaliser les courants contradictoires

dont elle subit les assauts. Et le plus difficile, c'est quand une sensibilité et une imagination très vives se trouvent enchaînées à beaucoup d'intelligence et à une lucidité d'esprit implacable. C'est le cas de Berlioz, mais pas le sien exclusivement. Ce fut celui, aussi, de Benjamin Constant, dont le personnage m'a toujours paru si pathétique; et, comme par hasard, pas d'affection maternelle dans sa jeunesse, ensuite de quoi il mena une vie sentimentale partagée entre des dames mûres ou en tous cas plus fortes que lui, dont il fut la proie sans caractère, et cette chasse à la jeune fille fantôme qui portait, tour à tour, tous les noms des bonnes familles du pays de Vaud et de Genève, qu'il prétendait vouloir épouser mais qui se dérobait à l'éternel prétendant. Et quel manque d'unité dans l'œuvre de ce chimérique supérieurement intelligent et atrocement sensible, dont l'exaltation, l'aridité et le ratage ont raviné les traits d'un noble et beau visage.

Nous voilà donc bien dans cette *Europe romantique*, qui sert de toile de fond à votre vie de Berlioz. C'était peut-être, — permettez-moi de le dire, — une sorte de gageure que de rattacher la biographie d'un *Isolé* par excellence à l'histoire des époques où il vécut. Car il en a traversé plusieurs (et vous nous en montrez clairement la filiation), ce qui ajouta évidemment au désarroi de ce navigateur sans boussole.[2] L'histoire de l'art musical vous sera reconnaissante de l'étude extrêmement fouillée que vous avez faite des rapports qui existaient entre Berlioz et Wagner. Je crois qu'on n'a jamais été ni plus juste ni plus complet.[3]

J'ai le sentiment que par cet ouvrage vous vous êtes déjà un peu détaché du genre biographique, pour vous rapprocher de l'étude générale des problèmes que pose *l'irruption de la musique dans l'histoire des peuples*. Cette philosophie de la musique, c'est vous qui devriez en jeter les bases dans un livre qui sera la somme de vos travaux de musicographe. Un jour, à Vienne, interprétant devant mon ami Paul de Klenan (ancien Kapellmeister à la Singakademie)[4], la sonate à Waldstein («l'Aurore»)[5], il fut très frappé de la modulation de do majeur à sol majeur qui se produit dès la deuxième mesure du premier mouvement. «Dieses *Fis*, s'écria le compositeur, ist die Französische Revolution!» — Ce serait dans cette direction que vous poursuivez vos propres recherches musicales, si j'ai bien compris certains passages qui m'ont paru très significatifs, de votre grand ouvrage.

Je ne vais pas vous accabler d'une cinquième feuille et vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments de lecteur reconnaissant et d'ami très dévoué.

Jean de Salis

[1] Dans sa préface, Guy de Pourtalès explique ouvertement ses intentions:

«Et comme je crois qu'une biographie n'a de valeur profonde que traitée avec amour et parti pris plutôt qu'avec la froideur du critique, je cherchai à exciter en moi cet amour, au moins cette sympathie sans laquelle il me paraît impossible d'approcher réellement, de sonder un être à travers ce qu'il nous a livré de lui-même, plus impossible encore de le deviner dans ce qu'il nous a tu» (*Berlioz et l'Europe romantique*, éd. cit., p. 1).

[2] En quelques lignes, Pourtalès trace, par exemple, ce portrait de la France du temps de Berlioz:

«Ce Berlioz, si actif autrefois, tellement en avance sur son temps, il a été rejoint et dépassé. La France l'a laissé en chemin. L'Empire — qu'il avait salué avec tant d'espoir — a marché si vite et avec tant d'éclat, dans une telle succession de grandes entreprises et de plaisirs faciles, qu'il n'a guère eu le temps de s'occuper des artistes. Seuls ceux qui le flattent ou l'amusent retiennent son attention dans ce moment de sa fortune. Il nous faut regarder un instant où il en est pour mieux comprendre combien Berlioz lui appartient peu, combien la dernière phase du romantisme s'accorde mal avec la sienne, la shakespearienne, la byronienne, celle de Beethoven et de Goethe, celle de la *Fantastique*. Car non seulement la France ne s'ennuyait plus, mais elle s'amusait trop et, les yeux bandés, atteignait un nouveau tournant de son histoire» (op. cit., p. 364).

[3] Dans un chapitre intitulé «Le 'cas' Berlioz-Wagner», Pourtalès saisit la jonction de deux destinées dans des images puissantes:

«L'histoire du 'cas' Berlioz-Wagner est celle de la double croissance de deux artistes vigoureux, qui ont poussé si vite dans une terre si favorable qu'ils ont été dès le départ enfermés dans leur œuvre sans qu'il leur fût possible de s'en évader jamais. Ils se sont connus et mesurés trop tard, trop vieux. Il n'y avait plus entre eux d'entente possible; plus de place disponible; plus d'échange à espérer. Le plus jeune est pareil à un hêtre solide qui domine la forêt et s'élance dans la haute mer du ciel; l'autre à un vieux châtaignier piquant, tordu par la bise et qui déjà regarde tomber sa fane. Pourtant, depuis près de vingt ans qu'ils s'observent et se devinent; depuis qu'ils se sont rencontrés à Dresde, puis à Londres, quelque chose est né entre eux qui n'est ni l'amitié, ni l'admiration, diffère même de l'estime; quelque chose qui ressemble à une fraternité agressive fondée sur l'isolement où ils se savent l'un et l'autre, sur leur culte commun pour Beethoven, sur leur respect pour l'art» (op. cit., pp. 296-297).

[4] Paul August von Klenan (1883-1946), compositeur et chef d'orchestre danois.

[5] La sonate pour piano op. 53 que Beethoven dédia en 1804 au comte Ferdinand de Waldstein, son protecteur.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

2. VIII. [1939] Lucerne.

Mille mercis de votre lettre si précieuse, cher ami. Je l'ai lue hier à Suzy Mante-Proust (nièce et héritière de Marcel Proust) qu'elle a vivement intéressée car tout ce que vous dites de Berl. est bien vrai et subtil. Nous voici en famille ici pour 3 jours (Toscanini) et la ville fourmille de mélomanes et d'Italiens «protestataires».[1] Nous rentrons à Etoy vendredi ou samedi et nous comptons bien que vous vous arrêterez chez nous sur votre chemin de retour. Meilleures amitiés de tous. Votre dévoué

G. de Pourtalès

[1] Le 3 août débutent les Semaines musicales internationales de Lucerne; Arturo Toscanini les ouvre en dirigeant le premier concert, avec, au programme, l'ouverture de *Coriolan* de Beethoven, la première Symphonie de Brahms, *La Mer* de Debussy et le *Prélude et la mort d'Yseult* de Wagner.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, ce 21 Septembre 39.

Mon cher Ami,

Je dicte ces quelques lignes à ma femme, en réponse aux vôtres, car, je suis toujours au lit, et souffrant des suites de ma bronchite asthmatique.

Vous ne sauriez croire combien votre sympathie nous est précieuse en ces temps troublés.

Plus que jamais les amitiés sérieuses de ceux qui ont dans l'existence des intérêts parallèles doivent se resserrer autour des mêmes valeurs. Vous avez trouvé chez nous des amitiés sincères et que le temps ne pourra que renforcer.

Je viens vous demander de me rendre, aujourd'hui, un petit service! Voici de quoi il s'agit:

J'ai mis en épigraphe à mon ouvrage sur Berlioz la phrase suivante de Rilke

«La célébrité est en fin de compte la somme de tous les préjugés, de tous les malentendus qui s'amassent autour d'un nom.» — Or, ma traductrice allemande me demande la référence exacte de ce texte pour l'édition que prépare mon éditeur de Munich.[1]

Mais je ne me souviens absolument pas *d'où* j'ai tiré la dite phrase. — Je crois que je l'ai citée d'après une traduction de Jaloux ou de Reynold! — Toutefois, je me rappelle en avoir lu le texte allemand, dans votre livre, bien qu'il me soit impossible de le retrouver. Sans doute l'identifierez-vous sans difficulté. — Pour simplifier, auriez-vous la grande bonté d'indiquer cette référence précise à ma traductrice *sur une simple carte postale*.
Voici son adresse:

Madame Hélène Chaudoir
99. Vérhalom Utea — Budapest III

Je vous remercie très vivement de votre obligeance et vous prie de trouver ici, cher Ami, mon plus cordial souvenir

Guy de Pourtalès

[1] *Phantastische Symphonie. Hector Berlioz und das romantische Europa*, trad. d'Hélène Chaudoir, München, P. Hugendubel, 1940.

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Zurich, 34 Kurhausstrasse, le 3 XII 1939.

Cher Ami, Je me demande souvent ce que vous faites, comment vous allez. J'ai parfois le vague sentiment que la solitude d'Etoy vous pèse et que vous n'êtes pas assez bien portant pour entreprendre un voyage ou pour séjourner en ville. J'aimerais que vous puissiez me détromper. Car peut-être, au contraire, trouvez-vous dans le cadre charmant de votre maison de campagne et dans votre *country-life* hivernale la condition même d'une convalescence plus rapide et d'un bonheur spirituel plus pur. — Nous avons eu ici Edmond Jaloux, qui a parlé de ses souvenirs sur Marcel Proust. Ce n'était ni très inédit ni très origi-

nal, mais Jaloux a cette *gentillezza* à laquelle il est difficile d'échapper, bien qu'il reste au fond l'homme mystérieux, insaisissable, presque opaque dans son épaisseur physique, et qui ne se livrera jamais. L'autre semaine, Casadesus a joué le concerto pour la main gauche de Ravel, avec un brio de tous les diables qui surprend chez cet artiste un peu froid. Enfin — puisque je vous fais la chronique zurichoise — le film de Jean Renoir, *La Règle du jeu*, est actuellement la coqueluche des Zurichois, ce que je ne comprends pas très bien.[1] Il y a ici, sans doute pour contrebattre le puritanisme héréditaire, un snobisme de l'odieux et de la canaillerie, qui se nourrit de préférence de ces mauvais films français où l'on ne voit que des mecs du Sébasto, des grues de Marseille, des marquis tarés, des... mais enfin, cela suffit. Vous connaissez sans doute cette mauvaise littérature filmée. Ce qui me fait de la peine quand je vois ces chefs-d'œuvre du film français à l'étranger, — je veux dire hors de France, — c'est que les bonnes gens s'imaginent qu'ils sont représentatifs des mœurs et de l'esprit public français. Un Allemand me disait, à propos de la *Règle du jeu*: «C'est comme chez nous avant Hitler. Est-ce que les Français en seraient là, à présent?» Je sais combien des appréciations de ce genre sont idiotes. Elles n'en sont que plus irritantes. Ce qui est irritant, aussi, c'est qu'il se dépense sans conteste beaucoup de talent dans ce genre de films. L'univers retentit alors des sinistres histoires contées par l'écran dans *Quai des brumes*, dans *Hôtel du Nord*, dans *La Règle du jeu*, etc., etc., parce que la mise en scène en est remarquable, les acteurs sympathiques et les femmes jolies. Quelle dangereuse propagande, pourtant, que celle qui se gargarise d'histoires vulgaires et de décors sordides! Au moment où la France fait un effort héroïque et admirable pour combattre le gangstérisme politique, elle ne montre à l'étranger qu'une image de la France où les gangsters et les voyous sont rois... Au lieu d'obliger les libraires suisses de payer comptant les stocks de livres français au moment de la livraison, — ce qui est un moyen infaillible de tuer le commerce du livre français dans un pays où jusqu'à présent la librairie française disposait d'un marché intéressant, — on ferait mieux, à Paris, d'ouvrir des crédits à l'exportation aux éditeurs français et de censurer sévèrement les films français destinés à l'exportation. — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, mais quand je songe à la vie française, la vraie, celle des braves gens, dont l'honnêteté est à toute épreuve, quand je pense à mes amis qui sont à la ligne Maginot, je souffre que le film français répande à l'étranger une version mensongère et infâme de cette même vie française. Je sais bien que je devrais écrire tout cela à Jean Giraudoux, qui s'occupe avec son admirable talent de la propagande à l'intérieur du pays mais qui n'a peut-être pas qualité pour s'occuper également de la propagande à l'étranger.

D'ailleurs je ne connais pas Giraudoux, et il est peu probable qu'une lettre envoyée de Zurich l'atteindrait. — J'ai pu, avec beaucoup de retard, informer votre traductrice du texte de Rilke. Chose bizarre, — je l'avoue avec honte, — ce texte n'était pas facile à découvrir. Il se trouve dans le livre sur Rodin, où je ne le cherchais pas d'abord. — J'ai vu avec plaisir que nous collaborons au même journal, *Die Tat*, dont mon ami Max Rychner est le directeur littéraire.[2] J'y fais l'article de politique étrangère.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages respectueux à Madame de Pourtalès. Est-ce que Mesdemoiselles de Pourtalès sont restées à Etoy? Dès que je pourrai, je passerai vous voir.

Bien cordialement vôtre

Jean de Salis.

[1] Une critique élogieuse paraît en effet, dans *Die Tat*, le 27 octobre 1939:

«[...] Es ist eine ununterbrochene Fülle von Episoden und Ueberraschungen, in einem kräftigen Rhythmus zusammengehalten, unterbrochen von Szenen mit Erdrückender dokumentarischer Kraft: die Jagd in der Sologne allein würde diesen Film zu einem meisterhaften Dokumentarstreifen machen: diese Echtheit, die Atmosphäre dieser Herbstlandschaft, das Zusammentreiben des Wildes und die gelangweilten Minen der wartenden Aristokraten, die Agonie der Hasen: das alles ist so brutal und doch echt dargestellt als eine Schlachterei, die mit Sport und echter Jägerei wirklich nichts mehr zu tun hat.

[...]

La Règle du jeu wird Diskussionen rufen und ebenso leidenschaftlich abgelehnt wie bejaht werden. Das mag an der sozialen Satire liegen, die ihm innewohnt, und die brutal und unerbittlich ist. Doch glauben wir kaum, dass sich unser Publikum zu Demonstrationen hinreissen lässt, wie dies in Paris geschah, wo die eine Hälfte der Kinobesucher sich gegen die andere wandte. Wir können darin nur einen weiteren Beweis für die diesem Film innewohnende Vitalität sehen, die eine nicht wegzudenkende Eigenschaft der schöpferischen und kämpferischen Persönlichkeit Jean Renoirs ist.»

[2] Le journal zurichois publie, sur quatre jours consécutifs, la traduction en allemand de «Vierges florentines», un des textes des *Affinités instinctives*, sous le titre: «Die Jungfern von Florenz» (*Die Tat*, 28 novembre-1er décembre 1939).

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, le 6 décembre 1939.

Mon cher Ami,

Votre lettre est arrivée à pic, comme on dit, car elle m'a fourni une magnifique citation pour mon article hebdomadaire au *Figaro*.[1] Je suis plus que de votre avis dans tout ce que vous me dites au sujet de notre propagande française. J'ai déjà écrit plusieurs fois à ce sujet à notre ami Giraudoux. J'avoue avoir rédigé un article assez violent contre la médiocrité de notre radio; article qui m'a valu une virulente réponse de G. Duhamel et E. Vuillermoz à laquelle je n'ai pas manqué de répliquer à mon tour. Mais la pluie de lettres que j'ai reçues de France et de l'étranger pour me féliciter à ce sujet me prouve bien que je n'ai pas eu tort d'enfoncer le bout de ma canne dans la fourmilière des propagandistes parisiens. Ce que vous me dites aujourd'hui du cinéma m'a frappé depuis longtemps et j'attendais le moment de donner humblement mon avis à ce sujet. Un de nos ambassadeurs, qui est venu me voir ici hier, a approuvé pleinement mon projet d'article. Car vous n'avez que trop raison et nos plus beaux films, hélas, ne puisent leurs sujets que dans ce fameux *milieu* qui donne tant de rêves exaltés et imbéciles aux petites bourgeoises de tous les pays. En temps de guerre cela n'est guère admissible.

D'autre part, je suis heureux des succès de mes confrères en Suisse allemande ou en Suisse romande. Nos livres ont tant d'amis en Suisse.

Quant à ma santé, dont vous voulez bien vous informer, elle a continué de se traîner assez médiocrement tout l'automne. Je ne me suis distrait qu'en faisant mes petits articles hebdomadaires au *Figaro* et en fignolant un livre de contes qui verra le jour en des temps meilleurs.

Votre sympathie m'est bien précieuse, croyez-le, et si jamais les circonstances vous amenaient cet hiver du côté de Crans et de Montana, sachez que j'y serai dans la clinique La Moubra, chez le docteur Ducrey. J'espère qu'un séjour un peu prolongé à l'altitude me fera du bien.[2]

Donc, n'oubliez pas combien je serais heureux si l'occasion se présente, d'avoir le privilège de m'entretenir avec vous et croyez toujours, je vous prie, à ma sincère amitié.

Guy de Pourtalès

P.S. L'article en question paraîtra sans doute d'ici une huitaine de jours dans le *Figaro*. Je n'ai point cité votre nom, ce que je ne fais jamais sans y être autorisé, mais un long passage de votre lettre s'y trouve reproduit.

[1] «Lettre d'un professeur de Zurich», *Le Figaro*, 18 décembre 1939. Pourtalès cite longuement la lettre de Salis du 3 décembre, puis conclut en ces termes:

«Nous ne sommes plus libres de tout faire, de tout dire, de montrer complaisamment le pire et de pratiquer aussi cette vanterie qui consiste à se proclamer immoraliste dans le moment même que l'on prétend défendre les biens suprêmes de la morale. [...] Un film, c'est peu de chose, j'en conviens. Mais ce qui n'est pas peu, c'est notre responsabilité à nous, lorsque nous consentons au silence à laisser s'émousser cette âme, dont les vives réactions, les indignations, le tranchant, ont fait l'honneur au cours du temps.»

[2] Pourtalès, qui passe l'hiver 1939-40 à la clinique de la Moubra, à Montana, reçoit à plusieurs reprises la visite de son ami.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, 13 mai 40.

Cher ami,

Ne vous excusez pas auprès de moi d'être un mauvais correspondant, car vous retournez de nombreux couteaux dans de nombreuses plaies. J'ai tant de retard dans mes écritures moi-même que j'excuse d'avance mes semblables. Surtout lorsqu'ils sont accablés de besognes *réelles*, comme vous.

Avez-vous pu partir pour Paris dans les circonstances actuelles? Je me le demande — et j'imagine que vous aurez dû prudemment remettre ce voyage, car le mouvement de troupes qu'entraîne la grande offensive d'Hitler en Hollande et en Belgique aura bouleversé tous les horaires et tous les projets d'un chacun.[1]

Quant à moi, comme vous le voyez, je suis rentré à Etoy, et comme mû par un pressentiment, j'y suis rentré la veille de cette offensive. Ma santé s'est assez améliorée pour me permettre de reprendre ma vie habituelle à la campagne — bien que je sois précisément tombé sur une de ces fameuses «bises» de Suisse romande qui m'a aussitôt donné un peu d'asthme. Mais je suppose que cela ne durera pas.

Ma femme et mes filles sont avec moi. Ma cadette part demain pour Paris, où elle reprendra son travail d'infirmière, devenu plus

urgent. Nous autres, nous attendons tranquillement ici le développement des événements. Je continue à penser que Hitler ne s'en prendra pas à la Suisse. Il doit avoir assez à faire dans le nord sans vouloir étendre ses opérations par ici, mais l'Italie reste le point noir. On ne peut faire aucun pronostic. Nous restons groupés autour de la radio, invention vraiment diabolique — c'est comme un vice dont il devient impossible de se défaire.

Je comprends, en lisant votre article sur Wanda Landowska, qu'elle vous ait harcelé pour en avoir d'autres! Cette grande artiste et si laide femme ne s'est pas vue souvent à pareille fête![2]

Nous avons visité Muzot en descendant de Montana. Etrange impression.[3] Je vous en parlerai une autre fois.

Cher ami, je vous serre bien cordialement la main

G. de Pourtalès

[1] Jean de Salis se rend à Paris du 10 au 17 mai 1940, chargé du courrier diplomatique du Département politique de la Suisse à destination de la Légation suisse à Paris.

Il rappellera dans son livre de souvenirs, *Grenzüberschreitungen, ein Lebensbericht* (Zurich, Orell Füssli, 1975), l'offensive allemande et l'effet qu'elle produisit sur la population parisienne.

[2] Jean de Salis envoie à Pourtalès son article: «Wanda Landowska und die Rückkehr zur alten Musik», paru le 12 juillet 1931 à Berne dans *Der Kleine Bund*, et repris dans son ouvrage *Im Lauf der Jahre*, paru à Zurich en 1962.

[3] Dans son «Journal», le 9 mai 1940, Pourtalès décrit avec une grande précision le château de Muzot et la pièce où travaillait Rilke, notamment sa bibliothèque. Il poursuit par ces lignes:

«Son petit château, son petit jardin où il a planté tous les rosiers, son petit jardin potager, un beau lilas mauve et blanc où trois superbes papillons (dont une queue d'hirondelle) palpitaient au soleil, tout cela m'a laissé une extraordinaire impression de «hors du temps», d'exil, de mélancolique austérité qui cadrait avec mon sentiment rilkéen. Cet homme solitaire a dû trouver ici une halte bienfaisante. S'il s'est jamais installé quelque part dans son imagination poétique, c'est ici, dans ce pays âpre, espagnol, rocailleux, adossé à une montagne sévère. Pays qui a quelque chose de provençal aussi dans sa pierraille. Je me souviens pourtant que Valéry m'a dit une fois, parlant de la visite qu'il fit à Rilke à Muzot: «C'est un pays terrible; comment a-t-il pu vivre là?» Je ne m'étonne pas qu'il ait eu cette impression, car il suffit d'un nuage pour rendre ce paysage terriblement sombre, avec je ne sais quoi de fanatique, de tourmenté. Malgré le charme du jardin, la petite vigne par devant et tout ce printemps chantant de boutons d'or, de glycines et d'iris, le fond est chaotique, sans ligne, sans rien de français. C'est surtout un pays très peu sociable — assez inhumain — et je pense que c'est cela qui pesait sur Valéry; un pays sans interlocuteur possible, sans forme, anti-classique, hostile à toute conversation; un pays monacal et de complète solitude.»

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, le 28 mai 1940.

Mon cher Ami,

Trois lignes seulement pour vous remercier de votre carte. Oui, nous traversons des heures bien graves et l'esprit n'est pas libre, aussi je ne vous écris que pour vous faire un signe d'amitié, et vous dire que j'écouterai avec plaisir votre causerie à la Radio ce soir.[1]

Vous avez dû vivre à Paris des heures bien émouvantes. Mais celles que nous vivons aujourd'hui laissent tout loin derrière elles.[2]

Sursum corda.

Bien à vous.

G. de Pourtalès

[1] Jean de Salis a tenu chaque vendredi soir à Radio Beromünster, de 1940 à 1945, la chronique mondiale, animée jusque-là par Herbert von Moos. Un choix de ses chroniques hebdomadaires, établi par l'auteur et complété par des articles de presse, a été publié en un volume: *Weltchronik*, 1939-1945, Zurich, Orell Füssli, 1966.

L'émission du 28 mai 1940 s'intitulait «Die Schlacht um Frankreich».

[2] Ce même 28 mai, son fils, Raymond de Pourtalès, tombe dans les rangs de l'armée française près d'Armentières à la frontière belge. Sa famille, sans nouvelles, ne l'apprendra qu'en juillet.

Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès

Zurich 7e, Freudwilerweg 4,
le 25 novembre 1940.

Mon cher Ami,

Il est des hommes auxquels on a recours en pensée, avec qui on a des conversations imaginaires, dont on s'ingénie à deviner la réponse à telle ou telle question. Ces hommes sont rares, aussi rares que ceux dont on aime à rechercher le commerce; car les innombrables qui sont

inaptes à la recherche désintéressée de la vérité et incapables d'un sentiment vrai ne sont que des fâcheux... Ainsi donc, cher Ami, à travers l'espace et le silence il n'est point rare que je cherche à vous rencontrer. Depuis nos conversations de Montana, l'hiver et le printemps passés, pour moi des entretiens imaginaires avec vous éclairent parfois l'obscurité du monde où nous vivons présentement. Et depuis qu'à Etoy je compris que vous comptiez au nombre des *fidèles*, j'ai la certitude qu'au cours de cette affreuse guerre nos inquiétudes et nos espoirs se rencontrent sans cesse. Cela est important dans un drame où la trahison et la déloyauté tiennent une si grande place.

Je ne vous ai pas écrit plus tôt parce que depuis mon mariage, mon déménagement et la rentrée des Facultés le temps, littéralement, me manquait. Les collaborations à la presse[1] et à la Radio suisse achèvent de remplir mes instants de liberté. J'ai idée, pourtant, que nous devrions rester en contact, qu'un signe de temps à autre nous aiderait, même après de longs mois, à renouer la conversation interrompue. Des préoccupations communes nous incitent, — car je crois que sur ce point non plus nous ne sommes pas en désaccord, — à provoquer de nouvelles rencontres.

Mais, avant tout: comment êtes-vous? Les brouillards du lac ne vous feront-ils pas rechercher l'altitude? Retournerez-vous à la Moubra, cet hiver? Pour moi, je ne pense pas que nous irons à Crans à Noël, car mon congé sera très court et d'ailleurs rempli de besogne. Mais comme, pour économiser le charbon, les cours prendront fin avant le mois de mars, ma femme et moi caressons le projet de nous rendre alors à la montagne afin de faire du ski. Si vous êtes encore à Montana, je serais heureux de m'y rendre aussi.

«Livre prêté, livre perdu», — vous avez dû le penser bien souvent au sujet de l'histoire de l'armée française par de Gaulle.[2] Or je viens vous prier de vouloir bien me le laisser encore un peu, car il est introuvable chez les libraires et il me rend les plus grands services pour mon cours sur les grands capitaines. J'en ai lu des passages à mes étudiants... Mais, naturellement, si vous en avez besoin, veuillez me le faire savoir, je vous l'enverrai sans retard.

Quant à la guerre je pense qu'il ne faut pas porter des jugements définitifs, qui seraient prématurés. En France même, le dernier mot n'est pas dit. Quand tout sera fini nous chercherons à comprendre. Finalement la liberté sera malgré tout le grand mobile qui poussera les peuples à se la procurer. Et le bon sens aura la vie plus dure que ne pensent les hystériques des «grands espaces». On tâchera donc

d'opposer une discipline supérieure, celle de l'esprit et du cœur, à la discipline morbide du dynamisme destructeur.

Croyez, cher Ami, à mes sentiments affectueusement dévoués.

Jean de Salis.

[1] Jean de Salis écrivait notamment dans *Die Tat* et *Die Neue Schweizer Rundschau*.

[2] Charles de Gaulle, *La France et son armée*, Paris, Plon, 1938.

Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis

Etoy, 28 Nov. 40

Cher ami,

Votre bonne lettre rend témoignage d'une amitié que le bonheur conjugal lui-même ne refroidit pas, et vous m'en voyez aussi flatté que touché. Et vous avez raison de penser qu'il nous faut garder le contact. Mais d'une part je n'ai pas voulu intervenir, fût-ce par une lettre — dans votre existence toute neuve de jeune mari, ni, d'autre part, surcharger les heures laborieuses du professeur. Enfin j'ai été moi-même occupé par les épreuves et la publication d'un petit volume de Contes[1], par des visites d'amis et les mille riens qui remplissent on ne sait comment notre vie campagnarde. Voilà l'explication d'un silence qui ne signifie nullement *oubli*. Quant à nos projets pour cet hiver, ils sont encore dans un certain vague. Ma femme et ma fille Rose aimeraient beaucoup faire une fugue à Paris au moment de l'accouchement de ma belle-fille, mais sera-ce possible? Entrer en France occupée n'est pas difficile, mais en sortir? Si elles partent, j'irai me réfugier à Montana. Si elles renoncent à ce projet je prolongerai mon séjour d'Etoy autant que je le pourrai, car je n'ai pas la passion de la montagne. Et puis je viens d'organiser ici, dans cette vieille maison, un cabinet de travail agréable, muni d'un bon vieux poêle en faïence où je puis reprendre la rédaction de mes «Mémoires d'Outre-Tombe» dans la plus entière tranquillité.[2] Cela me tente. Non pas que je veuille infliger au public la lecture d'un «journal»

comme il est de mode d'en écrire — mais tout de même il me reste une espèce de témoignage à porter sur l'esprit franco-romand dont je ne me tiens pas quitte par le roman *La Pêche miraculeuse*. J'ai connu l'avant-guerre (l'avant *l'autre* guerre), le Paris de 1905-1914, l'Allemagne de Guillaume II, Bonn, Berlin, l'Italie d'avant Mussolini, et surtout ce petit coin de Suisse d'où sont sortis les Saussure, les Candolle, les Naville, les Benj. Constant. La France leur doit quelque chose — et eux doivent à la France. Il m'a paru que je pouvais donner de ces «marches de l'est» comme eût dit Barrès un aspect peu connu, mais très réel, et qui mérite d'être étudié — surtout dans les circonstances que nous traversons. C'est presque un devoir que je m'impose. Mais un devoir qui me distrait de mon deuil, et je lui en sais gré. Giraudoux m'a écrit hier de Vichy qu'il avait retrouvé sa table à écrire comme un bienfait — et il me souhaite de retourner à la mienne. C'est ce que j'ai fait bien avant qu'il m'en donnât le conseil — Sans le travail j'aurais sombré depuis 5 mois dans la neurasthénie.

Ceci dit, cher ami, si vous venez à Montana cet hiver et que j'y sois, vous savez le grand plaisir que j'aurai à vous retrouver et à reprendre nos entretiens de Montana. (A propos, avez-vous vu l'*Hommage à Reynold*? Il y a un joli article de Burckhardt et quelques lignes très justes, avec une pointe d'ironie, de Rob. de Traz.)[3]

Veuillez présenter mes hommages à Mme de Salis — J'aurais dû peut-être lui écrire pour la féliciter du choix qu'elle a fait d'un époux tel que vous; dites-lui en tout cas, si votre modestie s'oppose à ce double compliment, qu'elle trouvera à Etoy des amis sincères.

Votre dévoué

G. de Pourtalès

[1] *Les Contes du milieu du monde*, Fribourg, Ed. de la Librairie de l'Université, 1941; réédité par Gallimard en 1947.

[2] Le 14 juin 1940, au moment de la défaite française, Guy de Pourtalès entreprend la rédaction des mémoires de sa vie, ressentie comme un besoin impérieux pour survivre: «L'angoisse est si forte qu'une évasion dans le passé m'apparaît comme absolument nécessaire pour échapper au présent.» Le premier volume de ces mémoires inachevés a été publié récemment sous le titre choisi par Pourtalès et inspiré des *Mémoires d'outre-tombe*: *Chaque mouche a son ombre*, tome I, 1881-1919, Paris, Gallimard, 1980.

[3] *Hommage à Gonzague de Reynold*, Fribourg, Ed. de la Librairie de l'Université, 1941. Publié à l'occasion des 60 ans de l'écrivain, cet hommage contient

entre autres un article de Carl J. Burckhardt intitulé «Gespräche in Cressier» (pp. 73-79) et un article de Robert de Traz, «Un homme prédestiné» (pp. 41-44). Pourtalès penserait-il à ces lignes?

«Peut-être manque-t-il à cette œuvre cohérente et forte un peu de tremblement — je veux dire un aveu furtif du cœur, l'écho d'une inquiétude dominée. Mettre en forme — achèvement essentiel — ce qui lui avait été fourni, une telle tâche a peut-être limité Reynold dans l'expression complète de sa nature. Il est beau de marcher avec certitude sur un chemin tracé où l'on entraîne son peuple. Mais la fidélité à ses origines, le zèle pour la communauté exigent sans doute de secrets sacrifices.»

Pourtalès lui-même participe à cet hommage par un «Billet à Gonzague de Reynold» (pp. 143-147): «En dépit des événements qui bouleversent en ce moment notre *Europe tragique*, en dépit du malheur venu frapper récemment à la porte de ma maison, je ne veux pas, mon cher Reynold, que mon nom soit absent d'un livre de témoignages comme celui-ci.»

Evoquant ses conversations de Montana avec Gonzague de Reynold au sujet de l'union des Eglises, il rappelle leur commune espérance: opposer à la détresse mondiale la nécessité d'un combat intérieur, d'une défense collective de la civilisation chrétienne, d'un appel à l'unité des hommes, avec «la vague perception que derrière le gigantesque déchaînement des forces matérielles, cette unité se fera par le spirituel».

Ces entretiens de Montana paraîtront sous le titre *La Tunique sans couture* aux Ed. universitaires de Fribourg en 1982.

SOURCES

Archives Guy de Pourtalès, à Etoy:

Lettres d'Ernest Bloch à Guy de Pourtalès.

Lettre de Mary Tibaldi-Chiesa à Guy de Pourtalès.

Lettres de Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès.

Lettres de Jean R. de Salis à Guy de Pourtalès.

Extraits du «Journal» inédit de Guy de Pourtalès.

Lettre de Jean Paulhan à Guy de Pourtalès.

Archives Ernest Bloch, à New York:

Lettres de Guy de Pourtalès à Ernest Bloch.

Archives Carl J. Burckhardt, à Bâle:

Lettres de Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt.

Archives Jean R. de Salis, à Brunegg:

Lettres de Guy de Pourtalès à Jean R. de Salis.

Archives Evelyn Hirsch, à Genève:

Lettre de Romain Rolland à Ernest Bloch (copie).
Lettre de Stefan Zweig à Ernest Bloch (copie).

Bibliothèque publique et universitaire de Genève:

Lettres d'Ernest Bloch à R.-Aloys Mooser (1900-1936), MS Mus. 248, feuillets 55-147 (feuillets cités 65, 142 et 144).

Pour commémorer le centième anniversaire de la naissance de Guy de Pourtalès, les Etudes de Lettres, en collaboration avec le Centre de recherches sur les Lettres romandes, sont heureuses de publier trois correspondances inédites, dont la présentation s'inscrit dans le long travail accompli par le Centre sur les archives de l'écrivain d'Etoy.

Nous exprimons notre vive gratitude à Mlles Françoise et Rose de Pourtalès, ainsi qu'à Mme Raymond de Pourtalès, qui nous ont confié les lettres reçues par G. de Pourtalès, donné accès à d'autres documents inédits et permis leur publication.

Notre reconnaissance s'adresse également à Mme Suzanne Bloch-Smith et Mlle Evelyn Hirsch, à Mme Carl J. Burckhardt et à M. Jean R. de Salis, qui nous ont remis généreusement les lettres de Guy de Pourtalès pour les faire connaître.

Nous tenons aussi à remercier

M. Philippe M. Monnier, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève,
M. Pierre Hirsch, directeur de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds,
Mmes Marie Romain-Rolland à Paris et R.-Aloys Mooser à La Tour-de-Peilz,
MM. Alexandre Bruggmann à Bâle, Marc Reinhardt à Bâle et Claude Tappolet à Genève,

qui nous ont aidés de leurs démarches et de leurs informations, ouverts leurs archives et accordé les autorisations nécessaires.

D. J.